



HAL
open science

Méthodologie de la recherche métathéorique À propos de Organisational transformation for sustainability

Héloïse Berkowitz

► **To cite this version:**

Héloïse Berkowitz. Méthodologie de la recherche métathéorique À propos de Organisational transformation for sustainability. *Le Libellio d'AEGIS*, 2015, 11 (1), pp.39-49. <hal-03543982>

HAL Id: hal-03543982

<https://hal.science/hal-03543982v1>

Submitted on 21 Feb 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Méthodologie de la recherche métathéorique À propos de *Organisational transformation for sustainability* de Mark G. Edwards

Héloïse Berkowitz

i3-CRG École polytechnique CNRS Paris-Saclay

Mark G. Edwards est professeur à la Business School de l'Université de Western Australia. Son ouvrage (Edwards, 2010) présente un cas de construction d'une métathéorie de la transformation organisationnelle dans les organisations dans une perspective de durabilité.

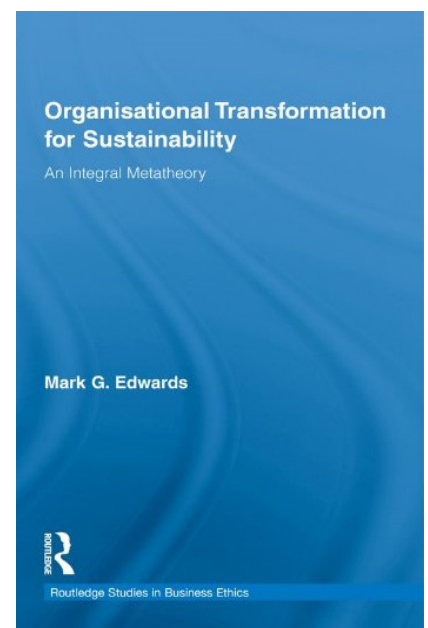
La transformation organisationnelle décrit un type de changement particulier, qui se distingue du changement incrémental par exemple. Du point de vue conceptuel, le phénomène relève des théories du changement. La transformation organisationnelle présente plusieurs caractéristiques. Elle est tout d'abord discontinue et adaptative. Elle implique des changements sur tout le système et affecte à la fois les structures et les acteurs, les éléments visibles (technologies, techniques...) et invisibles (stratégies, discours, routines, etc). Elle se produit à plusieurs niveaux : micro (individus), meso (équipes, groupes, etc), macro (organisations, et environnement organisé). À chacun de ces niveaux, on trouve une multitude de théories différentes, qu'il s'agisse de théories comportementales ou organisationnelles, de *leadership* ou de stratégie. C'est face à cette multiplicité des théories qu'apparaît nécessaire le développement d'une approche intégratrice, qui conserve malgré tout la pluralité des approches, mais parvienne à les relier les unes aux autres, et à leur donner du sens, aux différents niveaux.

L'objectif de l'auteur consiste à définir, selon une méthodologie rigoureuse, cette métathéorie de la transformation organisationnelle, en développant une approche intégrant le pluralisme de la théorie des organisations au vingt-et-unième siècle, et en prenant l'angle de la *sustainability* ou durabilité.

Nous commencerons par étudier ce qu'elle n'est pas, afin de mieux comprendre ce qu'est véritablement une métathéorie. Puis nous présenterons la méthodologie développée par l'auteur, qui est une de ses originalités. La métathéorie construite par l'auteur est ensuite décrite, avant que l'on en vienne à quelques éléments de discussion.

Ce que n'est pas la métathéorie

La notion de métathéorie est ancienne. Elle a suscité de vifs débats et il est important de comprendre, à travers les critiques dont elle a fait l'objet,



ce qu'elle n'est pas. Selon Mark Edwards, ces nombreuses critiques sont en effet symptomatiques d'une méconnaissance des objectifs de la métathéorie, dont les tenants eux-mêmes ne sont pas parfaitement sûrs.

Tout d'abord, la métathéorie n'est pas une « super théorie », ou « *god trick* », une sorte de monisme intégrateur qui dépasserait la multitude des théories de « *middle-range* », impossible à valider ou à tester, dépourvue de méthode scientifique, et principalement philosophique. Cette assimilation à une « super théorie » découle en partie du fait que la métathéorie ne repose pas sur des données empiriques, mais s'intéresse aux caractéristiques des théories elles-mêmes.



Sans titre,
Serge Poliakoff (1961)

La métathéorie, comprise comme super théorie, est accusée de tentatives totalisantes et universalisantes, laissant ainsi de côté les réalités locales (Deetz, 1996). S'il est vrai que la métathéorisation implique nécessairement un certain niveau d'abstraction et de montée en généralité, il est important de noter que la métathéorie est ancrée dans le monde des théories et non dans le monde des événements empiriques locaux. Dans le même ordre d'idée, la métathéorie est parfois vue comme une décontextualisation de la recherche scientifique. Et dans cette perspective, la métathéorie ne vaudrait pas mieux que les ontologies essentialistes ou les épistémologies fondationnalistes. Là encore, la réponse de l'auteur est claire : la métathéorie n'est pas une voie de recherche ancrée dans des données empiriques, mais bien dans des données de théories. Les métathéories ont donc bien un ancrage situé, mais situé dans le champ des théories.

Ensuite, les postmodernes reprochent aussi aux méta-théoriciens de marginaliser les approches alternatives ou minoritaires, de négliger les « voix faibles » au profit du courant dominant fonctionnaliste. C'est la critique que formule principalement Deetz (1996). Les défenseurs de la métathéorie que sont Weinstein et Weinstein (1992) expliquent toutefois que la métathéorie ne procède pas à une marginalisation mais bien au contraire à une légitimation de toutes les voix, même minoritaires. C'est précisément parce que Burrell et Morgan (1979) mettent en évidence la domination du fonctionnalisme dans la recherche sur les organisations, qu'ils attirent l'attention sur les dominés parmi lesquels par exemple le courant interprétativiste. Dans cette perspective toujours, la métathéorie est parfois décrite par les postmodernes comme cruellement dépourvue d'esprit critique et comme une simple reproduction des modèles dominants et des relations de pouvoir. Pour Colomy (1991) cependant, la métathéorie n'est pas une approbation inconditionnelle du courant de recherche dominant car elle possède une capacité dite juridictionnelle (« *adjudicative* ») c'est-à-dire la capacité à critiquer dans un même champ tous les théoriciens et métathéoriciens. En outre, ce n'est qu'en construisant une approche méta, que l'on peut faire apparaître les rapports de force entre dominants et dominés. Ces différentes critiques illustrent aussi la diversité des postures possibles pour résoudre la question de la multiplicité des théories. De son côté, le monisme intégrateur – la réponse fonctionnaliste – vise à construire une « super théorie » englobante et totalisante, qui marginalise les courants minoritaires. Nous avons vu que ce n'est pas la définition de la métathéorie. Le pluralisme non-intégrateur à l'inverse, qui se réclame du post-modernisme, refuse la totalisation et défend l'irréductibilité de

la pluralité de théories, déconnectées les unes des autres, et leur prolifération. Le pragmatisme inter- ou multidisciplinaire crée quant à lui des liens temporaires et opportunistes entre les théories. Enfin, le pluralisme intégrateur construit de manière durable des connections stables entre les théories. C'est précisément ce que cherche à être la métathéorie.

Ce qu'est (ou veut être) la métathéorie

La métathéorie se réclame en effet d'un pluralisme intégrateur qui connecte entre elles les différentes théories existant au sein d'une discipline, ou entre plusieurs champs et disciplines.

Global problems of the scale that we currently face require a response that can navigate through theoretical pluralism and not be swallowed up by it. In saying that, twenty-first-century metatheories will need to be different from the monistic, grand theories of the past. They will have to be integrative rather than totalizing, pluralistic rather than monistic, based on science and not only on philosophy, methodical rather than idiosyncratic, find inspiration in theories from the edge more than from the centre and provide means for inventing new ways of understanding as much as new technologies. (Edwards, 2010, p. 223)

La métathéorie prend du recul par rapport aux théories d'un champ de recherche et explicite les liens entre ces théories. Mark Edwards explique ainsi que la vraie valeur ajoutée de la métathéorie réside dans sa capacité à relier des concepts qui paraissaient *a priori* déconnectés les uns des autres, en créant un nouvel espace théorique intégrateur.

Dans cette perspective, une bonne métathéorie présente plusieurs caractéristiques. Tout d'abord, elle est par essence transdisciplinaire. Typiquement la recherche sur les organisations s'appuie sur toute la richesse des sciences sociales, si bien que des concepts très similaires apparaissent au sein de différents champs ou disciplines, créant ainsi des tribus (Gulati, 2007) ou un chaos disciplinaire (Abbott, 2001). La métathéorie s'appuie au contraire sur cette similarité conceptuelle, et peut donc se développer au niveau disciplinaire comme au niveau interdisciplinaire. Elle se doit également d'être « appréciative ». Non pas au sens où il s'agirait de dégager de « bonnes » ou de « mauvaises » théories, mais parce qu'elle évalue la contribution de chaque théorie selon le principe de non-exclusion (Wilber, 2003).

Toute construction d'une théorie part d'ailleurs d'un processus métathéorique puisqu'elle émerge de la combinaison, de la confrontation et de la contestation de différentes idées développées antérieurement par des précurseurs. L'auteur prend ici le cas de Darwin qui, dans une préface à une édition de *The Origin of Species* (1872), publie une liste de trente-quatre auteurs qui ont eux aussi écrit sur l'évolution biologique des espèces, et ce avant même la première publication de son ouvrage en 1859. Mais c'est aussi au final tout le travail de revue de littérature. La métathéorie pousse simplement ce travail à un autre niveau d'abstraction.

La métathéorie peut sembler parfois flirter avec la philosophie voire la métaphysique. C'est pour cette raison qu'elle a été largement rejetée par les modernes qui se concentrent sur le développement de théories de moyenne portée (Merton, 1957) ou d'approches statistiques pour expliquer les phénomènes sociaux (Ball, 2004). C'est que son manque de rigueur scientifique dessert profondément la métathéorisation. Dès lors :

The development of metatheory should not be isolated from the other essential phases of doing science. Integrative Big Pictures will need to be grounded in a system of knowledge acquisition that also has a place for complementary studies in method, data-analysis and hermeneutics. (Edwards, 2010, p. 223)

Et en effet, si la métathéorie ne s'est pas plus développée jusqu'ici c'est qu'une méthode scientifique lui a cruellement fait défaut. Or, toute science qui ne présente pas un minimum de rigueur scientifique dans sa méthodologie ne peut pas être prise au sérieux par le courant scientifique dominant et se trouve donc vouée à disparaître ou, pire, à vivoter. La partie suivante présente la méthodologie scientifique de métathéorisation utilisée par l'auteur.

Méthodologie de la construction d'une méta-théorie

« Où est donc la méthode dans cette folie intégratrice ? » (2010, p. 80), car « sans méthode il n'est pas de science » (p. 46). Jusqu'ici, la plupart des métathéories ont été construites en s'appuyant sur des approches philosophiques et une analyse idiosyncratique des théories. Si ce type d'approche académique favorise l'inspiration personnelle et la créativité (Billig, 1988), il ne permet pas d'établir un champ scientifique sur des bases de recherche solides et rigoureuses. La définition d'une méthode rigoureuse de la métathéorisation permet de répondre à un certain nombre de questions (p. 81) : y a-t-il bien eu une analyse systématique des théories ? La collecte de théories et de perspectives est-elle adéquate ? Les bonnes unités d'analyse ont-elles été utilisées ? Peut-on évaluer la métathéorie en fonction des standards de fiabilité et de validité ? Une méthode qui répond à ces questions permet à la métathéorie construite d'être légitimée scientifiquement et d'être évaluée par la communauté scientifique.

Certaines méthodes métathéoriques existent déjà, mais présentent toutes des défauts. Par exemple, la métatriangulation (Gioia & Pitre, 1990 ; Lewis & Grimes, 1999) – on en est à se demander s'il ne suffit pas de rajouter méta partout... – a pour inconvénient de ne se situer qu'à l'échelle du paradigme. L'auteur évalue dans le détail trois méthodologies (*dialectical method, traditional scholarship metatriangulation, theory building*) qu'il compare ensuite à sa propre méthodologie.

La méthodologie générale de construction d'une métathéorie suit selon Mark Edwards huit étapes différentes, résumées dans le tableau 1 (voir page suivante).

La première étape consiste en un *groundwork*, ou travail d'ancrage : il s'agit de définir le sujet de recherche, son contexte et ses paramètres de base (les objectifs et intérêts d'une telle étude).

La deuxième étape consiste à délimiter le champ de recherche en circonscrivant le domaine, les termes clés et les concepts, et en identifiant les ressources métathéoriques.

La troisième étape est celle du design de recherche qui explicite les procédures de collecte des métadonnées, leur *rationale* et le type de données choisies (paradigmes, théories, modèles, constructions). C'est aussi lors du *design* que l'on met en évidence la façon dont les métadonnées seront organisées et structurées, les différentes unités d'analyse choisies (codes de premier niveau, concepts de second ordre, etc), les méthodes de codage des métadonnées et d'analyse, bref le traitement du matériau. Cette étape est extrêmement importante dans la mesure où c'est là que l'on décrit et que l'on justifie toutes les techniques de traitement utilisées – qu'elles soient quantitatives ou qualitatives.

Ensuite, la quatrième étape, la *multiparadigm review*, consiste à ordonner le matériau, à lui appliquer les techniques de *review* en employant de multiples couches conceptuelles (paradigme, discipline, théorie, ensembles de *constructs*). La revue multiparadigme se distingue de la revue de littérature classique en ce qu'elle s'attache à identifier tous les concepts, paradigmes et thèmes qui forment l'architecture du système théorique.

La cinquième étape est celle de la *multiparadigm analysis*, c'est-à-dire que l'on étudie les résultats en utilisant diverses techniques analytiques afin de faire émerger les « lentilles métathéoriques », c'est-à-dire les concepts de second ordre, et de faire apparaître les connections entre ces lentilles. Ces connections peuvent prendre différentes formes. Les catégories de connections peuvent être *holarchiques* (les lentilles prennent la forme d'holarchies multiniveaux), *bipolaires* (elles sont définies par des dimensions binaires ou des dualismes complémentaires), *cycliques* (les connections sont itératives, ou suivent des phases de transition, de croissance, d'apprentissage etc), *relationnelles* (les lentilles partagent un lien de médiation), de *point de vue* (chaque lentille représente un point de vue subjectif ou personnel), ou encore *multiparadigmes* (les lentilles appartiennent à plusieurs catégories).

À partir de ces connections, il s'agit dans un sixième temps de construire la métathéorie : ce travail implique de présenter les résultats de la *multiparadigm analysis*, de décrire le processus d'émergence de la métathéorie à partir des résultats, de présenter le système métathéorique construit et enfin de l'appliquer à un cas.

Afin de mettre en évidence les implications de la métathéorie ainsi élaborée, la septième phase consiste à définir des métaconjectures liées aux effets de la métathéorie, à discuter la littérature théorique et métathéorique à partir de propositions et de futurs développements métathéoriques. On reconnaît là la partie classique des implications et de la discussion dans les articles scientifiques.

Enfin l'ultime étape est celle de l'évaluation de la métathéorie elle-même à partir de critères modernes et postmodernes : le caractère généralisable, la parcimonie, la fécondité, le niveau d'abstraction (Wacker, 1998), la confiance, la réflexivité, la crédibilité, et la transférabilité (Guba & Lincoln, 1994 ; Jacques, 1992).

Méthodologie générale d'Edwards de construction métathéorique	
1.	« Groundwork » Définition de l'objectif de recherche et justification de l'intérêt de construire une métathéorie
2.	Définition du champ Délimitation du domaine et identification des ressources métathéoriques
3.	Design de recherche Description des procédures de collectes des métadonnées et des techniques de traitement et d'analyse des métadonnées
4.	Multiparadigm review Définitions des unités d'analyse et traitement systématique des métadonnées
5.	Multiparadigm analysis Analyse et description des « lentilles » et de leurs interrelations
6.	Construction de la métathéorie Faire émerger et décrire la métathéorie
7.	Implications Élaboration de métaconjectures et de propositions critiques
8.	Évaluation Évaluation des résultats (transférabilité, etc)

Tableau 1
Les étapes de la construction
d'une métathéorie
(à partir du tableau de
méthodologie générale p. 96)

Au final, la construction d'une métathéorie rappelle fortement celle d'une théorie. La méthode de métathéorisation telle que décrite par Edwards consiste en une activité très formelle de *sensemaking* scientifique. Comment Edwards utilise-t-il cette méthode pour construire une métathéorie de la transformation organisationnelle ? C'est l'objet de la partie suivante.

Un cas de métathéorie : la transformation organisationnelle durable

Cet ouvrage construit une métathéorie à partir de l'émergence de modèles multi-phases du changement en psychologie, en théories des organisations, en philosophie, etc. Quatre chapitres sur dix, soit une large partie de l'ouvrage, sont dédiés à l'application de la méthode de métathéorisation au champ de la transformation organisationnelle sous un angle de durabilité. Mark Edwards reprend point par point les étapes de sa méthodologie, décrivant tout d'abord dans le détail la collecte des métadonnées, au total 335 articles et livres. La collecte a rassemblé trente ans d'articles traitant de transformation organisationnelle, en explorant systématiquement les bases de données de sciences sociales, et les revues de littérature sur la question.

Il explique ensuite avoir appliqué la méthode de « *text scrutinising* » (Luborsky, 1994 ; Ryan & Bernard, 2003). Il s'agit de faire émerger des thèmes conceptuels en mettant en évidence divers éléments textuels tels que les répétitions, les catégories indigènes (des structures et schémas qui organisent le texte), les métaphores et les analogies, les connecteurs linguistiques, les références explicites à la théorie (« *theory-related material* »), les graphiques, les thèmes structurels. Les thèmes ainsi identifiés sont ensuite analysés en appliquant une méthode de *bracketing* (une montée en généralité des données) et *bridging* (la mise en évidence de connections) (Lewis & Grimes, 1999) afin d'amalgamer les thèmes entre eux et de faire apparaître les « lentilles conceptuelles ».

L'auteur passe ensuite à la *multiparadigm review*. Parmi les 335 articles, 107 théories de la transformation organisationnelle ont été identifiées, et 472 thèmes explicatifs, et rassemblés en 15 paradigmes ou théories représentatives. À chaque étape, un tableau de synthèse présente les catégories mises en évidence, les métadonnées sous-jacentes (c'est-à-dire les théories ici), et les exemples de thèmes identifiés, dans un souci de traçabilité et de suivi de la métathéorisation (voir par exemple pp. 103-104).

Pour chaque catégorie, l'auteur fait émerger 24 lentilles conceptuelles : c'est la phase d'analyse multiparadigme, à la fois grâce à du *bracketing* et du *bridging*. De cette façon apparaissent les lentilles conceptuelles de répondant à diverses questions (voir figure 1). À la question « quoi ? », répondent les lentilles « structure profonde », « holarchie de gouvernance », « holarchie écologique » ; au « pourquoi ? », « environnement interne/externe », « transformation-translation », la lentille « agence-communion » et celle de « santé/pathologie ». Au « comment ? » : l'« émergence inclusive, la « sélection évolutive ». Au « qui ? », la lentille « parties prenantes », « perspectives », « états de conscience ». Des méta-lentilles sont ensuite définies de façon transversale aux questions quoi, pourquoi, comment et qui : la spiritualité, les courants organisationnels, etc. Toutes ces lentilles et métalentilles conceptuelles sont ensuite connectées les unes aux autres suivant diverses catégories de relations listées précédemment. Ainsi les lentilles de gouvernance et de structure profonde interagissent dans une catégorie holarchique, tandis que l'émergence inclusive et la sélection évolutive appartiennent à la catégorie cyclique. L'auteur étudie minutieusement les liens entre chaque lentille au sein d'une catégorie et entre chaque catégorie ce qui lui

permet de construire différents schémas intégrateurs. Par exemple, en rapprochant la lentille bipolaire intérieur-extérieur de l'holarchie écologique, l'auteur définit un index intégrateur à quatre différents niveaux : micro (les individus), meso (l'équipe), macro (l'organisation) et macro-macro (environnement organisationnel). À chaque niveau correspondent des théories du changement intérieur et extérieur : théories cognitives et théories comportementales par exemple au niveau micro.

Table 7.1 Categories of Integral Lenses for Organisational Transformation





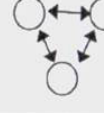

Categories of Conceptual Lenses	
<p>Holarchy category: Lenses expressed as holarchical structures; the "what" of transformation</p> <ol style="list-style-type: none"> 1. deep structure 2. developmental holarchy 3. ecological holarchy 4. governance/organising holarchy 	
<p>Bipolar category: Lenses expressed as dualities and polarities; the "why" of transformation</p> <ol style="list-style-type: none"> 5. interior-exterior 6. transformation-translation 7. internal-external 8. agency-communion 9. health-pathology 	
<p>Cyclical category: Lenses expressed as cyclical processes; the "how" of transformation</p> <ol style="list-style-type: none"> 10. system dynamics 11. learning 12. transition process 13. inclusive emergence 14. evolutionary selection 	
<p>Relational category: Lenses expressed as relational processes; the "how" of transformation</p> <ol style="list-style-type: none"> 15. mediation 16. alignment 17. relational exchange 	
<p>Standpoint category: Lenses expressed as perspectival standpoints; the "who" of transformation</p> <ol style="list-style-type: none"> 18. stakeholder 19. states of consciousness 20. perspectives 21. postmodern or decentring 	
<p>Multimorphic category: Lenses expressed in multiple forms; the "what", "why", "how" and "who" of transformation</p> <ol style="list-style-type: none"> 22. spirituality 23. organisational streams 24. types 	

Figure 1
Catégories développées
pour la transformation
organisationnelle
(Edwards, 2010, p. 130)

À partir de cette métaconceptualisation, Mark Edwards développe une métathéorie du changement organisationnel, qu'il teste en l'appliquant à la perspective de la durabilité ou *sustainability*. Chacune des 24 lentilles identifiées est analysée à travers le prisme de la durabilité et discutée à la lumière des métathéories sur la question. L'analyse est ensuite poussée à un autre niveau d'abstraction par l'utilisation des architectures organisationnelles holoniques développées par John Mathews (1996). Aux trois ordres d'analyse existants – intra-holonic, c'est-à-dire au sein d'un individu ou groupe ou organisation perçu(e) comme une entité, inter-holonic, entre individus, entre équipes, entre entités, et l'ordre holonique systémique, c'est-à-dire par exemple la gouvernance – Mark Edwards rajoute l'ordre inter-systémique qui prend aussi en compte les relations existant entre différents systèmes au sein d'un environnement dynamique. L'auteur utilise ce modèle holonique pour présenter son modèle métathéorique du changement organisationnel dans une perspective durable.

Chacune des 24 lentilles conceptuelles peut-être présentée de façon intégrée à chaque niveau holonique. On regrette au final l'absence de tableau ou schéma intégrateur global, ce qui n'est pas nécessairement le signe d'un défaut de l'analyse mais la preuve que cette métathéorie est de trop grande ampleur pour être synthétisée sur un seul schéma.

Enfin, l'auteur procède à une évaluation méthodique de sa métathéorie selon chacun des critères identifiés précédemment (parcimonie, transférabilité, etc). Il met notamment en œuvre la capacité « adjudicative » de la métathéorie en soulignant les manquements théoriques et les relations de dominant-dominé au sein de chaque lentille conceptuelle. Il montre par exemple que la catégorie interne/externe n'est pas suffisamment traitée au niveau holonique inter-systémique.

Éléments de discussion

Cette métathéorie du changement organisationnel durable est d'une telle ampleur que l'ouvrage ne peut qu'être programmatique. On en vient à se demander, d'ailleurs, si la tâche que représente la construction d'une métathéorie n'est pas telle qu'elle en devienne toujours programmatique ou métaprogrammatique. En effet, comme l'explique l'auteur, le développement d'une métathéorie peut donner lieu à des tests et validations multiniveaux. En d'autres termes, une métathéorie étant construite à partir de théories de moyenne portée, de nouvelles théories de moyenne portée peuvent émerger de cette même métathéorie et peuvent donc être testées empiriquement.

Dans un numéro précédent du *Libellio*, un article posait la question de la possibilité d'une description de la firme (Dumez, 2014). La construction d'une métathéorie de la firme le permettrait-elle ? Mais sur quelles bases penser cette métathéorie ? Quelles seraient les métadonnées ? La métathéorie de Mark Edwards apparaît déjà comme un tel cas de métathéorie de la firme, prenant la perspective de la durabilité (*sustainability*). Existe-il d'autres perspectives ? La théorie des parties prenantes ayant donné lieu à de nombreux débordements à de multiples niveaux (Berkowitz & Dumez, 2014), une métathéorisation du management stratégique de la firme constituerait-elle une voie de recherche pertinente pour construire une métathéorie de la firme ?

Dès lors, combien peut-il y avoir de métathéories ? L'intérêt de la métathéorie pourrait sembler à première vue de réduire le nombre de paradigmes, ou du moins de métaparadigmes. Pourtant il semblerait à la lecture de cet ouvrage que ce ne soit pas nécessairement le cas. Paradoxalement, même si l'auteur explique que la métathéorie est *overarching*, c'est-à-dire qu'elle est le plus haut point de lecture, au-dessus de l'approche paradigmatique ou par programme de recherche ou même par discipline (2010, p. 40), il insiste par ailleurs sur le fait que la métathéorisation peut se faire à n'importe quel niveau d'analyse, au sein d'une discipline ou entre disciplines (2010, p. 23). Si l'on considère la transformation organisationnelle comme un programme de recherche bien délimité, chaque programme de recherche présentant un minimum de lectures multiniveaux va-t-il donner lieu à une ou plusieurs métathéories ? En allant plus loin, chaque programme de recherche suffisamment riche et dispersé nécessite-t-il une ou plusieurs métathéories ? La métathéorie des écosystèmes, la métathéorie des *business models*, la métathéorie des ressources, la métathéorie de la performance durable vont-elles émerger ? On sent ici aussi bien l'incroyable richesse de cette approche et de ses opportunités que son fort potentiel de charlatanisme – d'où la nécessité d'une méthodologie rigoureuse.

En outre, de même que, lorsqu'on raisonne en termes de contexte, on peut toujours aller chercher le contexte du contexte, lorsque l'on raisonne en termes méta, on risque d'entrer dans une chaîne méta sans fin. La construction de diverses métathéories intégratrices va-t-elle conduire à un besoin de métamétathéorie ? Les méta-analyses sont apparues dans les années 70 suite à l'explosion des études empiriques. Elles répondent encore aujourd'hui à un besoin d'analyse notamment en marketing par exemple (Laroche & Soulez, 2012). De même, aujourd'hui, l'explosion des théories place la recherche académique dans une situation identique à celle des années 70, et suscite donc un besoin de métathéorie. De plus, face à un certain désintérêt pour les études purement empiriques, le lecteur est en droit de se demander si les études théoriques vont elles-mêmes être délaissées en faveur d'études métathéoriques.

Conclusion

Face à la prolifération des théories dans les revues académiques, l'approche métathéorique semble être une voie intéressante. Elle consiste en une intégration compréhensive de toutes les théories d'un champ d'une ou plusieurs disciplines. Il s'agit de connecter les théories entre elles afin de mettre en évidence les rapports de force entre elles, les terrains explorés et les espaces encore peu défrichés. La métathéorie n'est pas un sujet nouveau, il paraît même relativement vieux et parcouru. Pourtant, Mark Edwards en montre non seulement la pertinence et l'actualité, mais il l'enrichit en outre d'une méthodologie très rigoureuse et d'un cas particulièrement enrichissant et novateur. L'apport principal de cet ouvrage repose probablement dans sa définition d'une méthode de construction d'une métathéorie. Tout comme la méthode dite « Gioia » (Gioia & Chittipeddi, 1991 ; Gioia *et al.*, 2013) légitime la publication d'articles développant des approches qualitatives dans les revues anglo-saxonnes parce qu'elle explicite de façon rigoureuse les étapes de la recherche qualitative, Mark Edward explicite ici les étapes de la recherche métathéorique. Sans cette méthode, toute recherche aussi pertinente et stimulante soit-elle ne peut être évaluée par la communauté scientifique et est donc vaine.

Par ailleurs, le nécessaire ancrage du travail de chercheur dans une communauté peut parfois susciter des angoisses existentielles liées à la similarité conceptuelle tribale (Gulati, 2007) ou transdisciplinaire (Abbott, 2001). La métathéorisation semble offrir une alternative riche, consistant à chercher les connections dans la connaissance et non à développer une recherche spécialisée, même si d'aucuns diraient que cela revient à « botter en touche » afin d'éviter d'avoir à choisir une communauté scientifique. Ou alors s'agit-il de choisir la communauté de la métathéorie ?

Enfin, si l'utilisation du préfixe méta peut paraître abusive ou même agacer, elle demeure une approche incontournable dans un monde où l'économie, la culture, la politique, la communication et la recherche scientifique elle-même sont aussi globalisées et interconnectées. Cet ouvrage ouvre la voie à des recherches ambitieuses



Forme, Serge Poliakoff (1968)

de compréhension globale du monde puisque les théories de moyenne portée ne permettent pas de résoudre les problèmes globaux auxquels nous sommes confrontés (p. 223).

Mais les métathéories peuvent-elles vraiment résoudre ces problèmes, c'est-à-dire peuvent-elles avoir un impact sur le monde réel ? En d'autres termes, les métathéories sont-elles performatives ? Une des critiques principales formulées à l'encontre de ce type de « grande théorie » est sa déconnection d'avec la réalité et les situations que rencontrent les managers – si l'on se place d'un point de vue purement gestionnaire. Néanmoins, comme le fait remarquer Giddens (1984), les grandes théories sont précisément celles qui affectent le plus profondément le monde. Ritzer, Zhao et Murphy (2001) vont même plus loin en arguant du fait que les chercheurs sont obligés de passer par la métathéorisation afin de comprendre l'influence des théories sur le monde et surtout afin de signaler les changements nécessaires en fonction des évolutions du monde. La principale question, insiste Mark Edwards, n'est pas celle de la pertinence [relevance] d'une méta-théorie, puisqu'il est avéré qu'elle a un effet sur le réel. Elle est de comprendre comment elle a cet effet. En d'autres termes, la méta-théorie est performative, et il est intéressant de comprendre les processus par lesquels elle le devient (Berkowitz & Dumez, 2014) ■

Références

- Abbott Andrew (2001) *Chaos of disciplines*, Chicago, University of Chicago Press.
- Ball Philip (2004) *Critical mass: how one thing leads to another*, New York, Farrar, Straus & Giroux.
- Berkowitz Héloïse & Dumez Hervé (2014) “Performativity processes of strategic management theories: Framing, overflowing and hybridization”, Paris, Cass Business School/École des Mines, “*Unpacking Performativity Processes in Organizations*”, 19 & 20 mai.
- Billig Michael (1988) “Methodology and scholarship in understanding ideological explanation”, in Antaki Charles [ed] *Analysing everyday explanation. A case book of methods*, London, Sage, pp. 199-215.
- Burrell Gibson & Morgan Gareth (1979) *Sociological paradigms and organisational analysis*, Portsmouth, Heinemann.
- Colomy Paul (1991) “Metatheorizing in a postpositivist frame”, *Sociological Perspectives*, vol. 34, n° 3, pp. 269-286.
- Darwin Charles (1872, 6th ed.) *The Origin of Species by Means of Natural Selection*, London, John Murray.
- Deetz Stanley (1996) “Describing differences in approaches to organization science: Rethinking Burrell and Morgan and their legacy”, *Organization Science*, vol. 7, n° 2, pp. 191-207.
- Dumez Hervé (2014) “Understanding the firm: description, theory and normativity”, *Le Libellio d'Aegis*, vol. 10, n° 2, pp. 57-65.
- Edwards Mark G. (2010) *Organisational Transformation for Sustainability: An Integral Metatheory*, New York, Routledge.
- Giddens Anthony (1984) *The constitution of society: Outline of the theory of structuration*, Berkeley/Los Angeles, University of California Press.
- Gioia Dennis A. & Chittipeddi Kumar (1991) “Sensemaking and sensegiving in strategic change initiation”, *Strategic management journal*, vol. 12, n° 6, pp. 433-448.
- Gioia Dennis A., Corley Kevin G. & Hamilton Aimee L. (2013) “Seeking Qualitative Rigor in Inductive Research Notes on the Gioia Methodology”, *Organizational Research Methods*, vol. 16, n° 1, pp. 15-31.
- Gioia Dennis A. & Pitre Evelyn (1990) “Multiparadigm perspectives on theory building”, *Academy of Management Review*, vol. 15, n° 4, pp. 584-602.

- Guba Egon G. & Lincoln Yvonna S. (1994) "Competing paradigms in qualitative research", in Denzin Norman K. & Lincoln Yvonna [eds] *Handbook of qualitative research*, Thousand Oaks, Sage, pp. 105-117.
- Gulati Ranjay (2007) "Tent Poles, Tribalism, and Boundary Spanning: The Rigor-Relevance Debate in Management Research", *Academy of Management Journal*, vol. 50, n° 4, pp. 775-782.
- Jacques Roy (1992) "Critique and theory building: producing knowledge 'from the kitchen'", *Academy of Management Review*, vol. 17, n° 3, pp. 581-606.
- Laroche Patrice & Soulez Sébastien (2012) "La méthodologie de la méta-analyse en marketing", *Recherche et Applications en Marketing*, vol. 27, n° 1, pp. 79-105.
- Lewis Marianne W. & Grimes Andrew J. (1999) "Metatriangulation: building theory from multiple paradigms", *Academy of Management Review*, vol. 24, n° 4, pp. 672-690.
- Luborsky Mark (1994) "Identification and analysis of themes and patterns", in Gubrium Jaber F. & Sankar Andrea [eds] *Qualitative methods in aging research*, Thousand Oaks, Sage, pp. 189-210.
- Mathews John (1996) "Holonc organisational architectures", *Human Systems Management*, vol. 15, n° 1, p. 27.
- Merton Robert K. (1957) *Social theory and social structure*, Glencoe (IL), Free Press.
- Ritzer George, Zhao Shanyang & Murphy Jim (2001) "Metatheorizing in sociology: The basic parameters and the potential contribution of posmodernism", in Turner Jonathan H. [ed] *Handbook of Sociological Theory*, New York, Springer, pp. 113-131.
- Ryan Gery W & Bernard H. Russell (2003) "Techniques to identify themes", *Field methods*, vol. 15, n° 1, pp. 85-109.
- Wacker John G. (1998) "A definition of theory: research guidelines for different theory-building methods in operations management", *Journal of operations management*, vol. 16, n° 4, p. 361.
- Weinstein Deena & Weinstein Michael A. (1992) "The postmodern discourse of metatheory", in Ritzer George [ed] *Metatheorizing*, Newbury Park (CA), Sage, pp. 135-150.
- Wilber Ken (2003) Excerpt B from the Kosmos Trilogy, Vol. 2: the many ways we touch – three principles helpful for any integrative approach. http://www.kenwilber.com/writings/read_pdf/84.